

## Internationalisation de la recherche, prescriptions linguistiques et enjeux de la traduction

Franziska Humphreys et Anne Madelain

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1848>

DOI : [10.4000/elh.1848](https://doi.org/10.4000/elh.1848)

ISSN : 2492-7457

### Éditeur

CNRS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 45-52

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

### Référence électronique

Franziska Humphreys et Anne Madelain, « Internationalisation de la recherche, prescriptions linguistiques et enjeux de la traduction », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1848> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1848>

---

Tous droits réservés

# Internationalisation de la recherche, prescriptions linguistiques et enjeux de la traduction

---

L'anglais est devenu aujourd'hui la langue de choix de la communauté scientifique, peu importe le domaine. Depuis quelques années, à l'instar des sciences dures, l'incitation à publier dans cette langue, voire l'injonction de le faire, s'est généralisée aussi dans la recherche en sciences humaines et sociales. Si cette orientation est moins sensible dans la discipline historique, où l'édition en langue française – généraliste, grand public et même spécialisée – se porte mieux que dans d'autres disciplines, écrire ou se faire traduire en anglais devient une pratique courante dans les projets de recherche s'inscrivant dans une coopération internationale. Cette tendance a été accentuée par les programmes scientifiques de l'Union européenne, dans lesquels l'anglais est devenu dans les années 2000 la langue unique de rédaction des projets<sup>1</sup>. La pratique semble

aussi aller de soi dans certains champs du savoir tels que l'histoire globale<sup>2</sup> ou les aires culturelles. Dans les revues scientifiques, la renommée mesurée avec les outils de la bibliométrie se construit de plus en plus fréquemment dans un champ international anglophone.

Écrire en anglais est-il une condition nécessaire à l'introduction dans des circuits internationaux ? Cette façon de s'inscrire dans un autre cadre linguistique modifie-t-elle les références bibliographiques et participe-t-elle à faire diverger dans le système universitaire français les pratiques professionnelles des historiens de la France (et de ses sujets connexes tels que l'empire colonial, le monde arabe ou l'histoire de l'Europe latine), où le français occupe encore une place importante comme langue d'écriture scientifique, et celles d'autres secteurs

de l'histoire, par exemple l'histoire de l'Europe orientale ou nordique ? Quelle est l'attention accordée aux multiples questionnements conceptuels et épistémologiques produits dans le processus de traduction ?

Tenter de répondre à ces questions nécessite de définir ce qu'on entend par « s'internationaliser ». Faute d'études chiffrées et comparées, elles nous amènent inévitablement sur un terrain de recherche encore mal balisé. Le sujet ainsi posé a un caractère « polémique » dans le sens où il repose à ce stade sur

des expériences et témoignages issus de pratiques éditoriales et de recherches singulières. Une étude de cas détaillée aurait pu étayer ces propos, mais dépasserait le cadre limité de la présente intervention. Conscientes du chemin qu'il reste à parcourir pour mener à bien une telle enquête, il nous semble utile dès à présent d'engager cette discussion en exposant la manière dont ce débat se présente dans l'espace universitaire français et l'importance de l'articulation entre prescriptions linguistiques et enjeux de la traduction.

## L'anglais choisi ou prescrit ? Entre normativité et conscience des écarts

Les efforts d'un auteur pour écrire dans une langue qui n'est pas la sienne et ainsi diffuser les résultats de sa recherche sont à saluer. L'emploi de l'anglais comme langue de communication scientifique repose néanmoins sur des présupposés qu'il importe d'éclairer afin d'en mesurer les conséquences sur une production de savoirs de plus en plus monolingue. Une forme d'édition universitaire mondialisée de langue anglaise, qualifiée de *global academic publishing* par les auteurs qui en critiquent la normativité langagière et conceptuelle<sup>3</sup>, a en effet considérablement progressé depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle. Elle est portée par des maisons d'édition qui ont réussi à faire référence dans leur domaine. Publier au moins une partie de ses travaux chez ces éditeurs est devenu un passage obligé pour de nombreux chercheurs, en particulier les plus jeunes, afin de s'engager dans une carrière universitaire. Une première critique

faite à l'usage d'une langue hégémonique est que celle-ci réduit la créativité de ceux qui l'adoptent, voire véhicule des grilles de lecture également hégémoniques ou formate la pensée dans un code parfois mal maîtrisé par l'auteur<sup>4</sup>. Une autre critique concerne l'appauvrissement et la standardisation de la langue anglaise, désignée communément par le terme de *globish*<sup>5</sup>. Cependant, même si les usages prescriptifs de l'anglais se développent dans la recherche historique française, les expériences d'écriture et de publication dans cette langue sont aujourd'hui multiples, et on ne peut réduire le débat à une prise de position pour ou contre la publication en anglais des résultats de la recherche. Par ailleurs, les opérations de traduction qu'elles mettent en jeu, souvent négligées, sont riches d'enseignement.

Un premier cas de figure est celui des textes traduits par l'auteur ou un tiers

vers l'anglais afin d'être publiés par une maison d'édition anglophone. Plus que d'en traduire les concepts et arguments, il s'agit d'un travail d'adaptation complexe à certaines conventions de style, à des manières de construire son discours et à des habitudes éditoriales spécifiques à l'espace anglo-américain. La tâche s'apparente donc plutôt à un travail de réécriture qu'à un travail de « simple » traduction. En jeu, la relation auteur/éditeur et souvent auteur/traducteur, ainsi que les exigences des éditeurs en matière d'écriture relevant de normes et d'usages plus ou moins explicites se référant à des attentes supposées d'un lectorat situé.

Même un historien travaillant sur un terrain anglophone, dont les sources et souvent les références bibliographiques et conceptuelles sont originellement en anglais, peut être soumis à ce type de réécriture, comme le rappelle par exemple l'américaniste Thomas Grillot, qui a traduit lui-même son livre pour Yale University Press<sup>6</sup>. Plus qu'à une traduction « culturelle », l'adaptation aux normes de l'écriture en anglais s'apparente dans ce cas précis à une mise en adéquation avec les normes d'un champ scientifique dominant qui est aussi celui qui avait guidé les recherches précédentes sur ce thème. Ce type de traduction reviendrait presque à gommer « ce qu'il y avait d'étranger » dans l'œuvre originale.

La situation est un peu différente pour la production scientifique concernant d'autres régions du monde, en particulier des régions jugées « périphériques » au sens linguistique ou économique, par exemple l'Europe centrale et orientale, domaine où les historiens locaux ont souvent adopté après 1989 l'anglais comme

langue de circulation, mais aussi de légitimation<sup>7</sup>. Dans ce contexte, l'injonction de passer à l'anglais est donc également accrue pour le chercheur français s'il souhaite voir ses travaux discutés par ses collègues. Cela ne signifie nullement que ces recherches circulent mieux hors de la sphère des spécialistes du domaine. Cette région mal couverte en France, où elle est insuffisamment reliée à l'histoire de l'Europe en général, encourt le risque d'être encore moins visible pour le grand public autant que pour les historiens d'autres aires.

La production éditoriale scientifique en anglais s'adresse donc à un public très diversifié et les textes, même ceux qui sont publiés par des éditeurs dits globaux, circulent souvent entre des locuteurs dont l'anglais n'est pas la langue maternelle. Leur lecture autant que la perception des normes langagières et conceptuelles sont certainement très différentes de celles d'un lecteur issu d'un pays anglophone. D'autre part, pour ne parler que du contexte français, une bonne partie des textes traduits ou écrits en anglais ne sont *in fine* pas publiés par des éditeurs anglophones ou ne leur sont pas même destinés. En effet, de nombreuses traductions vers l'anglais sont financées par les programmes de recherche en amont de toute publication, elles ne sont en principe pas soumises aux contraintes d'écriture précédemment évoquées. C'est le second cas de figure, qui a tendance à croître à mesure de l'augmentation des budgets consacrés aux traductions scientifiques dans la recherche sur projet.

Par ailleurs, la publication de textes en anglais dans les revues scientifiques françaises, qu'ils aient été traduits ou écrits à l'origine dans cette langue,

répond à des objectifs de visibilité internationale autant, et souvent plus, qu'au besoin d'accueillir des textes d'auteurs non francophones. Depuis la création à la fin des années 1990 des plates-formes numériques dédiées aux sciences humaines et sociales, l'idée s'est imposée que la circulation internationale des savoirs allait passer de plus en plus par les revues en ligne, quand le lectorat des livres se rétrécissait. François Gèze, fondateur et directeur des éditions La Découverte de 1982 à 2014, président de la plate-forme Cairn.info, a souvent défendu cette position<sup>8</sup>. À partir des années 2000, l'incitation à l'internationalisation des revues a pris la forme de subventions spécifiques à la traduction vers l'anglais. Certaines ont été proposées par le CNRS, d'autres dans le cadre de projets lancés sous injonction politique, comme celui, mis en place par le Conseil de la création artistique

en 2009, qui a abouti à la création de l'interface anglophone Cairn international, portée par le portail de revues de sciences humaines et sociales Cairn.info et destinée à toucher de nouveaux publics hors de la sphère francophone<sup>9</sup>. La stratégie d'internationalisation pensée en termes d'importation et surtout d'exportation de textes, d'auteurs ou de concepts a fait l'objet de débats et de controverses. La traduction d'exportation a été critiquée pour son manque d'efficacité et ses effets pervers potentiels, comme l'effacement de la version originale<sup>10</sup>. Cette stratégie minimiserait les transformations des habitudes des chercheurs qui écrivent de plus en plus en anglais ainsi que l'importance des objets d'étude dans les motivations des circulations internationales. Dans cette critique, l'absence de champ d'accueil et de lecteurs précis visés est sans conteste un argument de poids.

## **Lingua franca ou pluralité des langues en sciences humaines**

Dans les cas de figure précédemment cités, la valeur épistémologique de la traduction est souvent négligée. Les sciences humaines ont actuellement tendance à refouler l'idée qu'elles sont discursives, faites de faits de langues, et qu'elles s'appuient largement sur des traductions. Cette ellipse hérite d'une longue tradition philosophique qui, comme le remarque Pascal Engel avec ironie, part de l'idée « qu'on pourrait tout traduire, de manière transparente et claire, dans un langage universel, qui exprimerait [...] une expérience humaine partagée par tous les

peuples de la Terre et que la philosophie pourrait recueillir<sup>11</sup> ». La langue, ainsi perçue comme dépourvue de valeur épistémologique intrinsèque, serait plutôt une entrave à la connaissance. Les mots ne sont que des outils pour faciliter la communication et faire circuler des idées universelles existant indépendamment d'eux. Vue ainsi, la pluralité des langues représente un danger auquel seule la désignation ou l'invention d'une langue universelle peut parer.

Les usages numériques ont renforcé cet idéalisme, présent dans de nombreuses

prescriptions d'internationalisation, alimentant l'illusion de la transparence des circulations dans un champ scientifique international et gommant la perception des dominations symboliques des langues et traditions scientifiques, y compris la position longtemps dominante du français dans les sciences sociales. De plus, l'idée très répandue selon laquelle l'internationalisation de la recherche a été fortement accélérée par les transformations numériques<sup>12</sup> tend à masquer le fait que les échanges scientifiques interviennent depuis longtemps dans un champ internationalisé et qu'avant l'ère Internet les revues y jouaient un rôle déterminant en publiant bulletins bibliographiques et comptes rendus en plusieurs langues. Ces outils aujourd'hui marginalisés étaient alors indispensables à la connaissance de la vie scientifique

d'autres aires linguistiques et à la circulation internationale des œuvres.

L'idéologie dominante d'une transparence et d'une mise à disposition totale des savoirs dans l'espace numérique chérit l'idée d'une recherche en sciences humaines et sociales d'emblée objectivable et universelle. Or, non seulement l'idée d'une *lingua franca* instaure une hiérarchie entre les langues, mais elle a aussi pour conséquence de lisser ce qui dans la langue résiste aux tentatives de formalisation : les aspérités d'un style, la charge historique des concepts, les tournures syntaxiques des phrases. Dans son *Denktagebuch*, Hannah Arendt avait déjà des mots pertinents pour dénoncer ce problème : « D'où l'absurdité de la langue universelle – contre la "condition humaine", l'uniformisation artificielle et toute-puissante de l'équivocité<sup>13</sup>. »

## La traduction comme « remède » au *globish*

Comment alors s'opposer à cette « uniformisation artificielle et toute-puissante de l'équivocité », à l'usage grandissant d'un anglais *globish* qui dans différentes configurations implique un « formatage de la pensée<sup>14</sup> » qui se poursuit dans les manières d'évaluer et de chiffrer la pensée dans des *rankings* et l'attribution de performances ? La traduction pourrait-elle remédier à cette maladie contemporaine qui réduit la langue à un outil de communication au lieu d'y voir une manière de concevoir le monde ? Dans notre contexte, il faut certainement entendre le terme de « traduction » au sens d'attachement persévérant à la diversité *des* langues et non à une seule. Suivant cette idée, la traduction

joue un rôle crucial dans la réception et l'internationalisation des concepts et des théories. Elle produit des savoirs qui ne se placent ni dans la langue de l'original ni dans celle de la traduction mais qui ouvrent un espace tiers se tenant entre les langues, les concepts, les traditions scientifiques<sup>15</sup>.

Discuter l'histoire des idées sous le prisme de la traduction n'implique pas seulement de mettre en évidence une manière spécifique de « pratiquer » la théorie, mais permet également de dégager et de distinguer les différentes formes d'appropriation des textes et la pluralité des contextes (au sein des communautés scientifiques ou dans les sphères publiques) dans lesquels

les traductions ont pu déployer leur force critique. Comme le montrent par exemple les travaux de Barbara Cassin et d'Emily Apter, ce sont notamment des concepts « intraduisibles » naissant dans les interstices entre les langues qui, tout en provoquant des résistances, font évoluer la recherche.

Concilier le fait de penser ces écarts et le fait de traduire vers l'anglais est pourtant possible, mais demande des moyens et une attention particulière au « penser entre les langues ». La réalisation depuis 2013 de la version anglaise de la revue *Annales. Histoire et sciences sociales* a vu la mise en place de processus de traduction sur la base d'un travail collectif du comité de rédaction en collaboration avec les traducteurs, les relecteurs scientifiques et les auteurs, la revue se gardant *in fine* le soin de trancher sur certains enjeux conceptuels. La philosophie affichée par cette équipe est que la notion d'écart entre des traditions historiographiques nationales ou des formulations conceptuelles différentes ne doit pas être réduite<sup>16</sup>. Les tensions linguistiques de la traduction – les incertitudes du traduire<sup>17</sup> – semblent inhérentes à l'idée d'être aujourd'hui une revue française internationale. Dans la jeune revue bilingue *Biens symboliques/ Symbolic Goods*, qui opère au croisement de la sociologie et de l'histoire culturelle, la pratique systématique de la traduction oblige certes l'auteur à clarifier son texte en amont afin d'être plus facilement traduit, mais est devenue aussi une source de réflexion scientifique au sein de la revue<sup>18</sup>.

Ainsi, la traduction n'assure pas seulement le passage d'un texte d'une langue à une autre, mais constitue également sa première interprétation. S'approcher d'un texte par le biais de sa traduction offre un accès privilégié à la compréhension historique de son style, de ses procédures et de ses concepts. Dans la traduction, nous percevons non seulement l'écho de l'original, mais également les structures discursives et herméneutiques constituant la formation épistémique dans laquelle elle s'inscrit. L'internationalisation de la recherche est un processus complexe, sinueux, dans lequel les multiples démarches de traduction, d'appropriation et de déplacements gardent un caractère d'imprévisibilité et ne peuvent se réduire à une simple exportation ou importation de textes. Elle se déploie dans un champ de tensions où des normes linguistiques et conceptuelles tentent de s'imposer. C'est bien l'attention à ces évolutions qui nous permet d'éviter les débats stériles. La traduction apparaît comme une pensée à part entière qui, pour déployer son potentiel critique, présuppose une expérience spécifique qui se fait, précisément, entre les langues. En ouvrant de nouveaux horizons conceptuels et en élargissant ceux qui existent déjà, la traduction comme pensée décloisonne les espaces de savoirs et ouvre à une véritable transdisciplinarité en ramenant les sciences humaines à leur base commune : le fait qu'elles se font dans les langues. Dans ce sens, la traduction produit elle-même des savoirs et, en conséquence, requiert un statut épistémologique particulier.

## Notes

- 1 Gisèle SAPIRO, Hélène SEILER-JULLERET, « Disseminating the Social Sciences and Humanities », *European Policy Brief*, sept. 2016, p. 2.
- 2 Durant le 4<sup>e</sup> congrès de l'European Network in Universal and Global History (ENIUGH), qui s'est tenu à Paris les 5 et 6 septembre 2014, des débats sur les langues de publication ont mis en évidence le rôle dominant de l'anglais dans l'écriture des travaux d'histoire globale portant sur plusieurs espaces linguistiques, tout en en déplorant les effets négatifs ; <<https://research.uni-leipzig.de/eniugh/congress/about/previous-congresses/>>.
- 3 Voir en particulier Mary Jane CURRY, Theresa M. LILLIS, *Academic Writing in a Global Context*, Londres, Routledge, 2010 ; *id.* (dir.), *Global Academic Publishing. Policies, Perspectives and Pedagogies*, Bristol, Multilingual Matters, 2018 ; A. Suresh CANAGARAJAH, *A Geopolitics of Academic Writing*, University of Pittsburgh Press, 2002.
- 4 A. Suresh CANAGARAJAH, *op. cit.*, p. 51-102.
- 5 Pierre FRATH, « Langues et connaissances. L'impact de l'anglicisation de la recherche et de l'enseignement supérieur », *Grief*, n° 5, 2018, dossier « Langue et république », p. 25-39.
- 6 Thomas GRILLOT, *Après la Grande Guerre. Comment les Américains des États-Unis sont devenus patriotes (1917-1947)*, Éd. de l'EHESS, 2014 ; traduction augmentée : *First Americans. U.S. Patriotism in Indian Country after World War I*, New Haven, Yale University Press, 2018. Voir le témoignage de l'auteur lors de la séance du 10 janvier 2019 du séminaire « Penser en plusieurs langues – Éditer des traductions en sciences humaines et sociales », <<https://penserlangues.com/seminaire-ehess/ehess/seminaire-2018-2019/10-01-2019>>, cons. 30 mars 2019.
- 7 À ce titre, voir la place occupée par CEU Press, les éditions de la Central European University, université privée créée par George Soros dans les années 1990 à Budapest.
- 8 En particulier dans des débats professionnels lors de salons spécialisés tels que le Salon de la revue (organisé par l'association Entrevues à Paris depuis 1990) ou le Salon du livre de sciences humaines (organisé par la Fondation Maison des sciences de l'homme (FMSH) entre 2006 et 2012 à Paris), ou encore au sein du cycle « Éditer des sciences humaines aujourd'hui » organisé par les Éditions de l'EHESS depuis 2009.
- 9 <<https://www.cairn-int.info/>>.
- 10 Yves GINGRAS, Sébastien MOSBAH-NATANSON, *La Question de la traduction en sciences sociales. Les revues françaises entre visibilité internationale et ancrage national*, Montréal, CIRST, 2010, p. 15.
- 11 Pascal ENGEL, « Le mythe de l'intraduisible », *En attendant Nadeau* [en ligne], <<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2017/07/18/mythe-intraduisible-cassin>>, cons. 30 mars 2019.
- 12 Dans son rapport consacré aux conséquences de la loi pour une République numérique (adoptée en 2016), la mission conjointe du ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche et du ministère de la Culture et de la Communication rappelle dès l'introduction le lien étroit entre internationalisation de la recherche et essor des moyens de communication dématérialisée. *Rapport d'inspection de la mission de suivi du plan d'accompagnement du passage au numérique de l'édition scientifique* [en ligne], 25 janv. 2018, accessible sur le site du ministère de la Culture et de la Communication, cons. 30 mars 2019, non paginé [p. 6].
- 13 Hannah ARENDT, *Journal de pensée (1950-1973)*, traduit de l'allemand et de l'anglais par Sylvie Courtine-Denamy, Seuil, 2005, p. 56. (« *Daher der Unsinn der Weltsprache – gegen die "condition humaine", die künstliche, gewaltsame Vereindeutigung des Vieldeutigen.* » Hannah ARENDT, *Denktagebuch (1950-1973)*, édit. Ursula Ludz et Ingeborg Nordmann, Munich/Zurich, Piper, 2002, vol. 1, p. 42-43.)
- 14 Barbara Cassin s'est prononcée à plusieurs reprises dans ce sens, dont récemment, le 2 juin 2018, dans un entretien filmé avec des journalistes du *Monde*, <<https://www.youtube.com/watch?v=-1NgtHXwZd4>>, cons. 20 mars 2019.
- 15 Voir entre autres Heinz WISMANN, *Penser entre les langues*, Flammarion, 2014 ; Marco BASCHERA (dir.), *Mehrsprachiges Denken – Penser en langues – Thinking in languages*, numéro 1-2

de *Figurationen*, 2009 ; Emily APTER, *The Translation Zone. A New Comparative Literature*, Princeton University Press, 2006.

16 Voir les interventions de Nicolas BARREYRE et de Chloé MORGANE lors de la séance du 8 juin 2017 du séminaire de l'EHESS *Penser en plusieurs langues. Éditer des traductions en sciences humaines et sociales aujourd'hui*, <<https://penser-en-langues.com/seminaire-ehess/ehess/seminaire-ehess/1642-2/>>.

17 Michèle LECLERC-OLIVE, « Traduire les sciences humaines. Auteur, traducteur et incertitudes », *Meta*, vol. 61, n° 1, 2016, p. 42-59, DOI : 10.7202/1036982ar.

18 Publiée en français et en anglais, *Biens symboliques/Symbolic Goods* envisage de traduire ses articles vers d'autres langues, à commencer par l'espagnol ; <<https://www.biens-symboliques.net/>>.